

zillon de ruines fumantes, vient, pour consacrer son œuvre de vengeance et de destruction, frapper à la porte de Rome. Où trouver un Scipion pour répondre au défi de ce gigantesque Annibal? Qui viendra, comme Marius, étendre sa main puissante entre Rome et le Déluge du Nord? Ce sera l'œuvre du christianisme. Il va payer à sa manière l'hospitalité homicide que les Empereurs lui ont donnée dans le Colysée. Apercevez-vous ce vieillard qui marche, le front levé, l'œil seréin, au milieu des craintes de tout un peuple? Il va au devant du péril que les hommes armés n'ont pas osé attendre. De quel pas il s'avance vers le camp terrible des Huns! Ne craignez rien, c'est le député du christianisme auprès de la barbarie. Ce chétif vieillard devient le protecteur du Capitole et le seul rempart de la ville éternelle. La Force matérielle qui réside dans Attila, s'humiliera devant la force morale que le christianisme a placée dans son ambassadeur, et voici que le fléau de Dieu s'arrête devant l'homme de Dieu. (St-Léon.)

Feuilletez les archives des siècles; les lieux, les événements, les personnages changeant, la mission du christianisme ne change pas; et comment changerait-elle, puisqu'il est toujours foi, espérance et amour? C'est dans les jours de deuil que sa puissance se relève, et les misères humaines sont comme un piédestal qui rebâtit sa grandeur. Laissez les yeux sur *Marsilia*, l'antique Reine de la France méridionale, dans ces jours néfastes où elle fut visitée par une affreuse calamité. Là le fléau n'était point personnifié dans un homme; il ne se nommait ni Attila, ni Alaric; mais, plus terrible encore, il frappait des coups plus multipliés et plus sûrs. Quand tout le monde fuyait ou tremblait devant la peste, qui donc se présenta pour lui disputer l'empire de la ville? Qui demanda à vivre en tiers avec la désolation et la mort? C'était le droit du christianisme, et on sait s'il le réclama. Ne parlons point de ces miracles d'héroïsme qui vivent dans toutes les mémoires, et ne déroulons point cette belle épopée chrétienne, qui se résume toute entière dans le nom de Béatrice; mais répétons seulement, avec la postérité reconnaissante, que l'immensité de la charité surpassa la grandeur du mal, et que dans ce duel entre le plus horrible des fléaux et un Evêque, le champ de bataille demeura à la religion.

En présence du choléra, il allait se passer quelque chose de pareil. Certes le gouvernement d'alors ne fit rien pour mettre le christianisme en possession de son rôle. Nul recours aux prières, nul appel à la religion qui leve ses mains pleines de supplications vers le ciel et les rabaisse pleines de miséricorde vers la terre; rien qui put faire perdre aux hommes qui tenaient alors le pouvoir, leurs droits au titre de gouvernement Athée, cet idéal politique qu'on réalisait après l'avoir préconisé pendant si longtemps. Mais la religion n'attendit pas qu'on l'invitât à remplir sa mission.

Nous ne savons si l'on se souvient de la situation du catholicisme et du clergé catholique, à cette époque, dans notre pays et surtout dans le premier diocèse du royaume où le fléau sévissait avec plus d'intensité que partout ailleurs. Les longues préventions accumulées contre le clergé pendant la restauration par suite de la fautive position où on l'avait placé en lui donnant au lieu de liberté dont il avait besoin, une protection maladroite quoique bienveillante et animée de bonnes intentions, avaient porté leurs fruits. Le sac de l'Archevêché coïncidait le 29 juillet 1830 avec le sac des Tuileries, et des émeutiers aux mains sanglantes allèrent chercher M. de Quelen jusqu'à Conflans pour le mettre à mort.

Depuis ce moment, les manifestations et les actes les plus hostiles s'étaient succédés. L'église de sainte Geneviève avait été enlevée au culte. On avait vu le sac de St-Germain-l'Auxerrois, à l'occasion du service anniversaire pour le repos de l'âme de M. le duc de Berry, et le second pillage et la destruction de l'Archevêché, à laquelle assista M. Thiers, alors sous-secrétaire d'Etat, qui dit froidement à un garde-national qui le conjurait d'intervenir et de faire intervenir la garde-nationale pour arrêter cette dévastation sauvage: "Il ne faut pas commettre la garde nationale avec le peuple; c'est bien avancer, il n'y a qu'à laisser finir." Conflans avait été pillé et dévasté, la croix du Christ avait été renversée du faite des églises. Comme le disait doulousement M. de Quelen dans un de ses mandemens: "Le signe du Christ était effacé du front de la reine des cités." Le premier Pasteur de la ville de Paris était réduit à se cacher comme un malfaiteur, et à changer souvent d'asile pour échapper aux attentats dirigés contre sa personne.

Pour se faire une idée exacte de cette situation du catholicisme et du clergé, il faut avoir assisté à la discussion du budget ecclésiastique, dans l'année qui précéda celle du choléra. Il nous souvient encore de ce jour de tumulte et d'orage. Les stoïques députés de 1830 faisaient comparaître à leur barre toute la hiérarchie de la milice ecclésiastique; et chaque fois qu'il s'agissait de mesurer le pain de notre religion nationale, c'étaient des scrupules d'économie à édifier, surtout de la part d'une Chambre qui donnait à la police sans compter, et qui comptait par milliards ce qu'elle donnait au juste milieu. Les Archevêques avaient comparu en tête, après eux les Evêques, puis les simples Prêtres; les injures, les sarcasmes pleuvaient à chaque vote; c'était un martyre que ce budget; et la tribune d'une Chambre française et chrétienne ne ressemblait pas mal au tribunal du haut duquel Julien, de patience mémoire, persécutait et persifflait les Chrétiens. Il n'y avait pas si mince orateur de bourgeoisie qui n'eût en portefeuille son injure, son épigramme voltairienne, ou, si l'on aime mieux, son coup de pied législatif.

Quand chaque ministre du catholicisme eût passé par le scrutin et par les verges, arriva le tour des chanoines. Alors un député s'élança à la tribune; le front radieux de la gloire qu'il allait acquérir, et de cet air qui semble dire: "Ça, qu'on m'écoute, je vais être cruellement railleur!" on écouta le député,

et il dit: "A quoi bon les chanoines?" comme s'il eût demandé: "A quoi bon les mauvaises herbes? A quoi bon les ronces et les épines? A quoi bon les feuilletons-romans?" La Chambre, qui avait l'esprit fort, s'épanouit en entendant cette saillie philosophique, et l'on décida d'enthousiasme que si l'on ne pouvait pas malheureusement tuer les chanoines, on s'en consolait en leur otant la faculté de se recruter. *A quoi bon les chanoines?* répétaient les grands esprits de la Chambre en riant de leur plus gros rire; ils eussent dit: *A quoi bon les chanoines?* s'ils eussent osé: car sa succession eût laissé une place vacante à la grande table du budget, et l'on eût grossi la part de la police, au grand avantage de la morale et du pays, et un peu du juste milieu. Témoin muet de cette scène, je me disais: "Patience, le christianisme répondra." Le choléra vint lui offrir l'occasion de cette réponse; vous savez si le christianisme la saisit.

Oh! que j'ai souvent désiré, depuis, me retrouver avec le fier député pour savoir ce qu'il pensait de la réplique! Jadis aussi, les sceptiques demandaient, du tems de la régence: "A quoi bon les Capucins?" Survint la peste du Midi, et les Capucins répondirent à leur manière, ils moururent tous à la peine, pas un n'en échappa, et la charité eut ses Thermopyles. Nos beaux-esprits ont quelque raison de le dire, les chanoines, et tous les Prêtres catholiques sont quelque peu Capucins. Bons à servir l'humanité, bons à la consoler, bons à mourir pour elle, voilà tout le mérite des simples champions du christianisme. Les esprits-forts de la Chambre qui parlaient d'or et faisaient de si belles épigrammes, avaient de tout autres devoirs sans doute, car lorsque le danger arriva, on trouva le clergé dans les hôpitaux, et le parlement sur le grand chemin.

A continuer.

L'ORÉGON ET L'EGLISE DU CANADA,

A l'occasion de la circulaire de Mgr. l'Evêque de Walla-Walla.

Vous quelquel rapport que l'on envisage l'immense contrée de l'Orégon, aucun ne commandera un intérêt plus puissant que celui qui mettra en vos destinées religieuses et sociales de cette nouvelle conquête de la civilisation chrétienne. Car on a beau faire et beau dire, des marchands peuvent bien attirés par l'appât du lucre, pénétrer chez des nations barbares; leur faire part de quelques-uns des moyens qui rendent la vie matérielle plus facile et plus commode; leur communiquer l'art de se nourrir, de vêtir, de vivre en un mot d'une manière plus conforme à la condition humaine; mais il ne s'en suivra pas de là, qu'il faille conclure que ces peuples barbares aient véritablement reçu les bienfaits de la civilisation. Or de quel intérêt peut être la considération de quelques succès matériels. Et dussent ces succès se perpétuer, s'agrandir, marcher, comme on dit aujourd'hui, à pas de géants, quel esprit sérieux, quelle âme chrétienne se prendra d'admiration et d'espoir sans bornes des intérêts si précieuses et souvent si évanescents de la véritable civilisation? Ce n'est donc point sous ce jour qu'il faut considérer les conditions et les garanties des destinées réservées à cette terre de l'Orégon, qui, à peine connue, balance par son importance l'ambition rivale de deux puissants empires; en même tems que par les succès rapides que la religion y opère, elle attire les regards et les vœux de tout l'univers chrétien.

Mais à qui plus qu'au peuple canadien convient il d'applaudir aux triomphes de la foi dans ces contrées couvertes, hier encore, des ombres de la mort? Qui a porté chez ces peuples sauvages, avec l'esprit des intérêts humains, cet autre esprit qui doit en faire des hommes et des chrétiens? Qui a prononcé, sur ces plages ignobles, le premier mot de la bonne nouvelle du salut et de la civilisation?... des Canadiens, que les transactions du commerce avaient jetés là, dans les vues de la Providence, pour y servir d'avant-garde à l'armée pacifique des envoyés de Dieu qui venaient bientôt les y suivre. En effet, deux âmes dévouées, deux apôtres canadiens, dignes émules des Provençers et de tant d'autres, animés du double motif d'étendre le règne de Jésus-Christ et de faire bénir le nom canadien, sont partis avec joie, il n'y a que huit ans, pour voler aux hasards de cette nouvelle conquête. Dire le courage, les fatigues, les dangers, les angoisses de ces athlètes invincibles, c'est rappeler l'histoire si touchante et si admirable des plus beaux jours de l'héroïsme chrétien. Ils sont allés: et sur leurs pas se sont précipités bientôt deux autres jeunes apôtres, canadiens comme les premiers, et pleins de foi et d'héroïsme comme eux.

Aujourd'hui, c'est un autre spectacle: la divine semence a fructifié: le zèle a eu sa récompense; l'encens de ces généreux sacrifices est monté pur et agréable vers Dieu. Car voilà qu'un peuple chrétien se dessine, se forme, se constitue, là où il n'y avait que des tribus vagabondes sans foi ni loi, où quelques chrétiens malheureux qui n'en avaient guère plus que le nom. Il n'a fallu à Dieu et au courage canadien que huit années pour planter dans l'Orégon la foi avec ses apôtres, ses vierges, ses évêques, ses temples, ses couvents, ses séminaires et ses jésuites infatigables. Voilà une belle prise de possessions. Salut! terre privilégiée!... Certes, il en a coûté plus cher, jadis, sur nos plages du Canada, pour y asseoir les bases de cette civilisation chrétienne.

Car n'oublions pas notre pensée principale en écrivant ceci. C'est parce que la véritable civilisation ne peut se trouver que dans et par la religion, que nous avons voulu féliciter notre pays d'avoir fourni des éléments d'intelligence et de salut, de paix et de prospérité aux peuples de l'Orégon. Il faut tenir compte plus qu'on ne pense aujourd'hui de cette vérité, que ce ne sont point les chemins de fer, ni les mille et un produits terrestres qu'il